حوليات جامعة قالمة للعلوم الاجتماعية والإنسانية
Annals of Guelma University for Social and Human Sciences
ISSN:1112-7880 EISSN: 2602-5361
dpu@univ-guelma.dz - الناشر: مديرية النشر الجامعي

Maternité héritée et maternité réinventée dans Les Déesses et La Leçon de Kafka de Lynda Chouiten

Inherited Maternity and Reinvented Maternity in "Les Déesses et La Leçon de Kafka" by Lynda Chouiten

AIT KACI Amer*[1], CHAALAL Ahmed [2],

[1] Département de la langue française, Faculté des lettres et des langues, Université 8 mai 1945 Guelma (Algérie), aitkaci.amer@univ-guelma.dz, https://orcid.org/0000-0002-0331-4238

[2] Département de la langue française, Faculté des lettres et des langues, Université Mohamed Ben Ahmed-Oran 2 (Algérie), a.chaalal@mesrs.dz, 0009-0007-3528-4196

Soumis: 24/02/2026 *Accepté: 12/04/2026* *Publié: 18/06/2026*

Résumé :

Cet article propose une lecture comparative des nouvelles Les Déesses et La Leçon de Kafka du recueil Des rêves à leur portée de Lynda Chouiten, afin d'analyser l'évolution de la figure maternelle dans le contexte algérien. À travers deux portraits féminins contrastés, l'auteure met en scène une tension entre une maternité héritée, marquée par le silence, la retenue affective et la répétition traumatique, et une maternité réinventée, fondée sur la réflexivité et la médiation narrative. Dans Les Déesses, la peur de la maternité chez Kheira résulte d'une transmission intergénérationnelle douloureuse, révélant une maternité marquée par la solitude et la surcharge émotionnelle. À l'inverse, La Leçon de Kafka présente une mère qui interroge ses choix éducatifs et utilise le récit comme outil psychologique, transformant la transmission en acte conscient. Cette étude montre comment ces figures féminines reflètent les mutations sociales et historiques du rôle des femmes en Algérie.

* *Auteur correspondant*

Mots-clés : *Transmission, responsabilité, silence, maternité héritée, maternité inventée.*

Abstract:

This article offers a comparative reading of the short stories Les Déesses and La Leçon de Kafka from Lynda Chouiten's collection Des rêves à leur portée, analyzing the evolution of the maternal figure in the Algerian context. Through two contrasting female portraits, the author portrays a tension between inherited maternity, marked by silence, emotional restraint, and traumatic repetition, and reinvented maternity, based on reflexivity and narrative mediation. In Les Déesses, Kheira's fear of motherhood stems from a painful intergenerational transmission, revealing motherhood as an emotional burden and space of solitude. Conversely, La Leçon de Kafka presents a mother who questions her educational choices and uses storytelling as a psychological tool, transforming transmission into a conscious act. The study illustrates how these female figures reflect Algeria's socio-historical changes, from silent inheritance to the contemporary redefinition of maternal responsibility.

Keywords*: Transmission; responsibility; silence; inherited maternity; reinvented maternity.*

Introduction :

La littérature contemporaine algérienne est un espace privilégié de réflexion sur les transformations sociales, culturelles et identitaires qui ont marqué le pays depuis l'indépendance. La figure féminine est particulièrement représentée dans cette œuvre littéraire, notamment dans sa relation à la maternité, à la transmission et à la responsabilité sociale. Le recueil de nouvelles, *Des rêves à leur portée (Chouiten, 2022)* Lynda Chouiten entre dans cette dynamique réflexive. *Les Déesses* et *La leçon de Kafka* sont deux représentations apparentement opposées du rôle féminin, qui permettent d'explorer la complexité historique et symbolique de la maternité en Algérie.

Dans *les Déesses*, Kheira n'est pas une simple réticence personnelle. Elle fait partie d'un patrimoine collectif marqué par une surcharge historique et symbolique du rôle de la mère. En Algérie, être mère, surtout dans les années qui ont suivi l'indépendance, était souvent porter presque seul le

poids de la cohésion familiale, dans un contexte d'émigration masculine massive, de mutations économiques profondes et de recomposition des structures sociales. La mère de Kheira, silencieuse et semblable, incarne cette génération de femmes qui doivent maintenir l'ordre dans la maison, assurer la stabilité morale et affective des enfants, préserver l'honneur familial, parfois en l'absence prolongée du père.

Sa froideur n'est pas un manque d'amour, mais la conséquence d'un modèle éducatif construit sur la nécessité et la retenue. L'amour maternel s'exprimait davantage par le sacrifice et l'endurance que par la parole et la démonstration émotionnelle. La peur de Kheira de devenir mère reflète ainsi la conscience d'un héritage lourd à porter : la maternité n'est pas seulement un rôle biologique, elle est un espace de responsabilité totale, capable de détruire l'identité personnelle.

La Leçon de Kafka, au contraire, représente une figure maternelle qui s'inscrit dans une évolution générationnelle. Rym ne suffit pas à protéger matériellement sa fille ; elle s'interroge sur les conséquences psychologiques de ses choix et prend une position réflexive envers l'éducation. Son acte — créer un récit pour soulager la douleur de la mort du canari — dépasse le mensonge protecteur : il est une stratégie de contrôle émotionnel. La mère est ici le lien entre l'enfant et le monde, entre la souffrance et la résilience.

Il s'agit d'un modèle plus conscient, héritier des responsabilités anciennes mais engagé dans une réécriture des pratiques éducatives. La maternité ne se limite plus à la patience silencieuse ; elle est création, réflexion et accompagnement psychologique. Le « mensonge » créatif de Rym participe indirectement au développement du capital humain de l'enfant par la prise en charge du traumatisme et la formation de la confiance. Il n'y a pas de poids porté, mais une force transformatrice.

De ce fait, l'étude croisée de ces deux nouvelles permet d'identifier une tension structurante entre deux figures féminines : d'une part, la femme qui craint la maternité en raison du poids historique qu'elle porte ; d'autre part, la mère qui prend et réinvente cette fonction. Cette opposition n'est pas un simple contraste narratif ; elle traduit les transformations profondes du rôle

des femmes dans la société algérienne contemporaine, entre tradition et modernité réflexive.

La question centrale de cette étude peut donc être résumée comme suit : comment Lynda Chouiten, à travers les personnages mères de Les Déesses et La Leçon de Kafka, représente-t-elle une tension entre maternité héritée et maternité réinventée ?

Il s'agit de démontrer que ces deux récits, loin d'être des portraits isolés, participent à une réflexion plus vaste sur la transmission intergénérationnelle, la responsabilité invisible des mères et la redéfinition contemporaine de la responsabilité féminine dans l'espace familial et social. La fiction devient ainsi un espace de confrontation entre mémoire historique et subjectivité contemporaine, montrant la maternité comme un problème à la fois personnel et collectif.

1. Les Déesses : la maternité comme héritage imposé et silence contraint

1.1 héritage maternel et intériorisation du silence :

Le premier espace où se réalise la problématique centrale de la nouvelle est l'enfance de Kheira. La « déesse »[*] commence par la vue qu'elle porte sur sa mère : une femme élégante, droite, mystérieuse, mais profondément silencieuse : *« Moi, je n'avais que les compliments inégalés du miroir qui, comme chacun sait, ne ment jamais, et ceux rares, de ma mère, femme aussi belle et aussi détestable que moi. J'ai hérité de son abondante chevelure brune, de ses yeux gris au regard lointain et de ses interminables silences (…) je regardais sa longue silhouette et sa démarche aérienne et un orgueil indéfinissable me traversait. Oui, j'étais fière que cette femme soit ma mère et que je lui rassemble tant »* (Chouiten, 2022, p. 10). Une génération construite par la retenue affective et la surcharge de responsabilité Elle aime beaucoup, mais ne sait pas l'exprimer ; elle fait ses devoirs, mais ne se plaint pas ; elle vit dignement, sans démonstration ni plainte : *« l'amour de ma mère , moi , je le percevais dans son souffle doux quand elle se penchait*

*

sur nous pour ajuster notre manteau ou arranger nos couvertures ; dans cette douceur dans sa voix quand elle prononçait nos noms ; dans son magnifique visage qui s'illuminait quand elle voyait ces fleurs , dans la délicatesse avec laquelle elle les mettait dans le vase. Était-ce sa faute qu'ils ne voyaient pas tout cela ? » (Chouiten, 2022, p. 11). L'amour maternel dans *les déesses* n'est pas exprimé par des mots ou des gestes manifestes, mais par une présence constante et des regards discrets. Son amour s'exprime dans le soin de la vie quotidienne au sein du foyer. C'est un amour silencieux, basé sur le sacrifice et la vigilance, non sur l'excès d'amour.

Le rôle des femmes réside alors tout d'abord dans la gestion des foyers, considérée comme leur mission principale. C'est précisément à ce niveau que la maternité apparaît comme un héritage historique. Bien que la nouvelle ne précise pas explicitement la période dans laquelle elle se déroule, plusieurs indices — le milieu rural, l'analphabétisme implicite de la mère, la répartition traditionnelle des rôles au sein du foyer — permettent de situer le récit dans le contexte de l'Algérie postindépendance.

1.2 Le patriarcat et le rôle maternel dans les déesses :

Durant les premières années qui ont suivi 1962, le taux d'analphabétisme en Algérie était particulièrement élevé, notamment chez les femmes. Selon les données de l'Office National des Statistiques, moins d'un tiers des élèves inscrits dans l'enseignement moyen et secondaire au début des années 1960 étaient des filles (27,87 % en 1962/63 et 29,3 % en 1963/64).(ONS, 2020) Cette réalité traduit une exclusion structurelle des femmes du système éducatif formel.

Dans ce contexte sociohistorique, le rôle du père s'inscrit prioritairement dans la quête des ressources financières, tandis que la gestion domestique et relationnelle repose essentiellement sur la mère. Cette configuration trouve un éclairage précis dans les travaux de Meynier Pierrette et Meynier Gibert, qui soulignent le caractère massivement masculin de l'émigration algérienne durant les premières décennies postindépendance :

« Il s'agit aussi d'une émigration de travail et d'une émigration masculine. Ce sont uniquement des hommes jeunes, au départ très majoritairement

originaires de Kabylie, qui viennent, souvent pour dix à dix-huit mois et guère plus. Ils viennent en France pour gagner de l'argent, pour l'envoyer à la famille pour lui permettre de vivre et pour, à leur retour, en quelque sorte "s'établir" »(Meynier & Meynier, 2011, pp. 219-234).

Cette émigration temporaire mais répétée contribue à restructurer l'équilibre familial. Tandis que l'homme devient pourvoyeur de ressources à distance, la femme demeure physiquement présente au sein du foyer et en assure la continuité quotidienne. Elle organise, nourrit, veille, maintient les liens et garantit la cohésion affective.

Dans Les Déesses de Lynda Chouiten, la dynamique familiale est marquée Par une présence maternelle marquée et une indifférence paternelle notable, ce qui reflète les tensions entre les rôles traditionnels et les évolutions sociales dans l'Algérie postindépendance. Le père, bien que physiquement présent, reste largement absent dans la gestion quotidienne du foyer. Cela est illustré par la citation suivante :*« Mon père avait protesté contre ce choix aussi vigoureusement que le lui permettait son caractère mou et nonchalant, puis finit par baisser les bras, comme je m'y attendais »*(Chouiten, 2022, p. 16). Cette citation montre que même face à des décisions importantes, comme l'accès à l'université, le père de Kheira ne parvient pas à s'opposer de manière ferme. Son caractère est décrit comme « mou et nonchalant », ce qui sous-entend une forme de passivité et d'indifférence qui caractérise son rôle dans le foyer. Bien qu'il exprime une forme de protestation, il cède rapidement sans vraiment défendre ses positions, montrant ainsi une absence d'implication réelle dans les décisions affectant sa fille.

En revanche, le père devient plus actif et décideur dans des situations jugées « primordiales », comme dans le cas du mariage de Kheira. La narratrice rapporte *:« Il me dit avec une voix lente et un peu agacée qu'il allait réfléchir et en parler avec ses deux frères — et oui, toute la tribu avait son mot à dire sur la personne que je devais épouser ou non »* (Chouiten, 2022, p. 20). La décision de Kheira concernant son mariage n'est pas une décision personnelle ou familiale immédiate ; elle est dictée par une consultation avec la « tribu », c'est-à-dire ses frères et oncles, renforçant l'idée d'une structure patriarcale où le père et les membres masculins de la famille

détiennent une autorité totale sur la vie de la fille. Cela montre combien les mères sont réduites au silence, et les filles sont privées de leur liberté, leurs vies étant régies par des décisions collectives prises par les hommes.

Cette dynamique, bien qu'elle semble se dérouler dans le contexte familial privé, reflète une réalité sociale plus large de l'Algérie postindépendance, où les femmes étaient souvent limitées dans leurs choix en raison de normes patriarcales. Le père, bien qu'il s'oppose brièvement à la scolarité de sa fille, finit par céder, illustrant la tension entre la réalité de l'évolution sociale et les anciennes pratiques conservatrices. Kheira, bien que parvenant à entrer à l'université, fait face à une lutte constante contre l'indifférence et la domination silencieuse de son père.

Cette indifférence paternelle a des conséquences profondes et tragiques, comme en témoigne la narratrice dans un accès de douleur et de révolte, où elle accuse son père et ses frères d'être responsables de la souffrance et de la mort de sa mère : *« Je t'ai entendu crier en leur reprochant de l'avoir tuée à petit feu »* (Chouiten, 2022, p. 29). Le cri est un acte de désespoir, un rejet de l'incapacité de son père à protéger sa mère et à soutenir sa famille. La narratrice va encore plus loin en les qualifiant d'assassins :*« J'avais même dit aux miens que je ne voulais plus jamais voir les assassins qu'ils étaient »* (Chouiten, 2022, p. 29). Ces paroles révèlent la profondeur de l'amertume et du ressentiment envers un père et des frères qui, selon la narratrice, ont permis la dégradation de sa mère en la laissant souffrir seule et en silence.

Ce rejet de la figure paternelle et la qualification du père comme responsable de la souffrance et de la mort de la mère évoquent le lien avec Meursault[†]. En effet, comme Meursault[‡] ne se soucie pas de la mort de sa mère, la narratrice dans *Les Déesses* dénonce une figure paternelle qui, bien que présente physiquement, reste émotionnellement indifférente aux souffrances de sa famille. Meursault, avec sa célèbre phrase : *« Aujourd'hui maman est morte, ou peut-être hier, je ne sais pas »* (Camus, 1942, p. 4), incarne une forme d'indifférence qui se manifeste dans l'attitude du père dans Les Déesses. L'indifférence des figures paternelles à la souffrance des

[†] Le personnage principal de L'Étranger d'Albert Camus.

autres révèle dans les deux cas une déconnexion émotionnelle qui conduit à une tragédie.

Ainsi, la narratrice dans Les Déesses met en lumière l'incapacité de son père à offrir le soutien émotionnel nécessaire, le rendant indirectement responsable de la douleur de la mère. Cette absence de soutien parental joue un rôle important dans le développement de l'amertume de Kheira, qui, en fin de compte, perçoit l'indifférence et l'échec émotionnel de son père comme une forme de complicité dans la souffrance et la mort de sa mère.

1. 3 Invisibilité et silence de la maternité :

Dans Les Déesses, Lynda Chouiten nous offre un personnage maternel qui reflète parfaitement la structure paradoxale de la maternité en Algérie postindépendance. La mère de Kheira, bien qu'au centre de la famille et garante de la stabilité du foyer, reste invisible dans l'ordre symbolique et toujours sous le contrôle des attentes patriarcales. Le silence de cette mère est l'un des aspects les plus marquants de sa personnalité. La narratrice note*:« J'ai hérité de son abondante chevelure brune, de ses yeux gris au regard lointain et de ses interminables silences. Oui, nous parlions peu, elle et moi, et une belle femme qui parle peu ne peut être qu'une peste, hautaine et égoïste. »*(Chouiten, 2022, p. 16) .Cette description montre que le silence de la mère est perçu comme un défaut par les autres membres de la famille, en particulier par ses enfants, qui ne peuvent comprendre l'amour silencieux qu'elle leur porte. Le manque d'expression verbale crée une distance entre la mère et ses enfants, et au lieu de reconnaître les sacrifices qu'elle fait, ses autres enfants la perçoivent comme froide et insensible :

« Ils (ses autres enfants) ne voyaient pas, pourtant, et, bientôt, ils se révoltèrent contre cette femme insensible et arrogante envers ses propres enfants et contre moi qui lui rassemblais tant » (Chouiten, 2022, p. 16). Ce passage explique à quel point la mère est incomprise, et comment son amour, pourtant manifeste dans ses gestes quotidiens, est perçu comme de l'arrogance et de l'indifférence par ses enfants par faute d'expression verbale.

Cette dynamique familiale met en évidence le patriarcat et la discrimination systémique qui façonnent la société algérienne postindépendance. En effet, la figure de la mère dans Les Déesses rejoint la réflexion d'Assa S. A., qui souligne dans son article Les figures de la mère dans les romans francophones maghrébins que :

« L'image de la mère faible et opprimée met en évidence la discrimination sexuelle qui est au fondement du système patriarcal arabo-maghrébin et qui établit la suprématie de l'homme sur la femme. » (Assa, 2025, pp. 478-495)

Cette citation met en lumière un système où la mère, bien qu'essentielle à la gestion familiale, reste dévalorisée dans l'ordre symbolique de la société. Elle est perçue principalement par ses activités domestiques, ce qui limite son développement personnel et son autonomie, et l'enferme dans une fonction dictée par la culture et les attentes sociales. La mère de Kheira symbolise cette situation : elle porte la responsabilité de la stabilité du foyer, mais son travail, bien qu'indispensable, reste invisible et incompris, tant au sein de sa famille que dans la société.

Kheira elle-même fait cette réflexion dans la nouvelle, exprimant comment, dans son village et ailleurs, la femme est souvent réduite à son rôle domestique *:« Dans mon village et dans des milliers d'autres à travers le monde, on croit même que le destin d'une femme est inséparable de cette occupation et de la partie de la maison à laquelle elle a donné son nom »* (Chouiten, 2022, p. 13) .Cette phrase met en évidence l'institutionnalisation du rôle maternel et domestique dans la société algérienne. La femme est définie par sa capacité à remplir des tâches ménagères, et son rôle se limite à cette dimension, ce qui réduit son potentiel personnel et sa liberté de choix.

Cette discrimination systémique est visible dans la nouvelle *Les Déesses*. La maternité et la gestion de la maison sont considérées comme des activités naturelles et invisibles, qui ne sont pas reconnues par la société ou même symboliquement. La mère est indispensable à la stabilité familiale, mais elle n'est jamais reconnue à sa juste valeur. Sa place est réduite, et son pouvoir est remplacé par celui du père, bien qu'il soit le chef de la maison. Le silence de la mère n'est pas seulement un signe de caractère, mais un symbole de l'oppression patriarcale : elle porte le poids du foyer, mais ses

efforts sont invisibles, non seulement par la société mais aussi par ses propres enfants, à l'exception de Kheira, qui reconnaît la souffrance et le sacrifice de sa mère dans le silence.

Dans *Les Déesses* de Lynda Chouiten, la notion de maternité s'inscrit dans une société où la femme, pour être reconnue, doit absolument être mère. Ce rôle maternel n'est pas seulement celui de nourrir et d'élever des enfants, mais celui de reproduire, et plus encore, de reproduire des fils, ce qui traduit un patriarcat profondément ancré dans la société algérienne postindépendance.

Selon le sociologue tunisien Boudhiba Abdelwahab, la maternité est une source de statut, de légitimité et de protection dans une société où les femmes dépendent souvent de la famille pour leur soutien économique et social : *« Un véritable système d'assurance vieillesse, d'assurance maladie, une garantie contre le destin […] Avoir des enfants dans la société traditionnelle arabo-musulmane est l'élément fondamental de la sécurité pour une femme »(Bouhdiba, 1975, p. 263).* Dans cette vision, la femme trouve son identité pleinement dans sa capacité à enfanter, et plus encore, à enfanter des garçons, car ce sont eux qui garantissent la continuation de l'héritage familial et qui symbolisent la légitimité sociale de la mère.

Ce phénomène de valorisation maternelle par le nombre et le sexe des enfants est un élément récurrent dans la littérature algérienne. Dans son article Les figures de la mère dans les romans francophones algerien, Assa S. A , Fait référence à l'œuvre de Malika Mokeddem, *Les Hommes qui marchent*(Mokeddem, 2014), où la maternité est perçue comme un outil de validation sociale, mais cette reconnaissance est conditionnée par le fait de mettre au monde des garçons : *« Deux garçons d'un seul coup ! Yamina s'était mise à exister grâce à son ventre. C'est grâce à lui aussi qu'elle avait parfois droit au chapitre de la protestation. »* (Mokeddem, 2014, p. 116)

Cette pression sociale est encore plus manifeste dans l'œuvre de Chawki Amari dans son roman *L'âne mort* (Amari, 2018), où il explique sa vision ainsi : *« Pour un homme, on n'est pas un homme quand on l'est, mais seulement quand on est marié ; et les femmes ne sont pas adultes quand elles sont mariées, pas même quand elles ont des enfants, mais uniquement*

quand leurs enfants ont des enfants » (Amari, 2018, p. 94). Cette citation illustre l'idée selon laquelle la maternité, et plus particulièrement la transmission générationnelle, est une garantie de statut et de légitimité sociale dans une société où l'âge adulte est lié à la capacité à engendrer des enfants, L'idée que la femme trouve sa pleine réalisation sociale non seulement en devenant mère, mais en devenant grand-mère, renforce cette hiérarchie des valeurs dans la société algérienne et maghrébine en général.

Dans *Les Déesses*, la mère de Kheira incarne cette norme sociale, ayant quatre enfants comme l'exige la tradition de la société algérienne de l'époque. Kheira décrit sa famille en ces termes :*« Très tôt, mes frères et sœurs — j'en ai quatre — se mirent à penser… »* (Chouiten, 2022, p. 10). La norme est donc le nombre d'enfants, et le rôle de la mère s'en trouve défini par la quantité et la répartition des genres dans la famille. Le rôle maternel de la mère de Kheira, même si elle incarne la stabilité et le soin familial, est aussi un reflet de cette nécessité sociale de reproduire, non seulement pour assurer la continuité de la lignée, mais aussi pour exercer un rôle social qui repose sur la capacité à enfanter. La valeur de la femme est donc directement liée à la maternité et à la réussite de sa mission de reproduction, ce qui met encore plus de pression sur les femmes pour qu'elles remplissent ce rôle selon les attentes de la société patriarcale.

Comme le souligne Lynda Chouiten dans son article intitulé *Femmes, code moral et conflit colonial dans Les Hommes qui marchent de Malika Mokeddem :* « *En effet, la femme algérienne, sans instruction et soumise à la domination masculine, est, au mieux, une machine à enfanter, au pire, une marchandise »(Lynda, 2016, pp. 126-137)*. Cette idée résume parfaitement la situation de la femme dans une société dominée par un patriarcat rigide, où son rôle est d'abord défini par sa capacité à enfanter, et où elle est souvent réduite à une fonction reproductive, sans véritable autonomie ou reconnaissance de sa valeur individuelle.

Dans *Les Déesses* de Lynda Chouiten, la figure de la mère incarne cet héritage d'une Algérie postindépendance où la femme est avant tout jugée sur ses capacités à remplir ses devoirs domestiques et à donner des enfants, en particulier des garçons. Ce modèle maternel, bien qu'essentiel à la stabilité du foyer, est invisible et dévalorisé dans l'ordre symbolique, et la

maternité devient une tâche imposée par les normes sociales et patriarcales, et non un choix personnel. La mère, même si elle joue un rôle central dans la gestion du foyer, reste subordonnée et exclue des sphères de pouvoir et de reconnaissance. Son dévouement et ses sacrifices, bien qu'indispensables à la continuité familiale, sont invisibilisés, non seulement dans la société mais aussi au sein même de sa famille.

2. L'ascension de Kheira : illusion d'émancipation

2.1Le soutien maternel et conjugal dans l'émancipation deKheira:

Dans *Les Déesses* de Lynda Chouiten, Kheira incarne une figure de femme émancipée, mais cette émancipation n'est ni facile ni absolue. Elle repose sur deux éléments principaux : Elle repose principalement sur deux facteurs : l'encouragement discret mais important de sa mère et son mariage avec Khaled. L'auteur nous montre dès le début de la nouvelle comment Kheira se distingue de sa mère, non seulement par son ambition personnelle, mais aussi par l'encouragement qu'elle reçoit de sa mère. Ce soutien maternel, bien qu'indirect, contribue à son émancipation.

Un moment clé de cette dynamique se produit lorsqu'elle tente d'aider sa mère à préparer une galette, un symbole traditionnel de la femme en Kabylie, la région d'origine de Kheira. L'échec de Kheira à préparer une galette réussie n'est pas pris comme un simple échec culinaire, mais comme une métaphore des attentes imposées à la femme traditionnelle. La réaction de sa mère, cependant, marque un tournant important :

*«Ce n'est qu'une galette, tu es faite pour de bien plus grandes choses.»(*Chouiten, 2022, p. 14). Par ces mots, la mère ne reproche pas à sa fille son échec, mais l'encourage à voir au-delà des tâches domestiques qui font partie du rôle traditionnel de la femme. Ce soutien devient le moteur de la quête d'émancipation de Kheira, qui commence à croire en sa propre capacité à accomplir des choses plus grandes et plus ambitieuses. *« Oui, je suis faite pour accomplir de grandes choses. Oui, j'irai très loin ; ce n'est là que le début »*(Chouiten, 2022, p. 16). Cette citation explique la prise de conscience de Kheira de sa propre valeur et de son potentiel, loin des limitations imposées par les traditions.

L'émancipation de Kheira se traduit également par son entrée à l'université, un lieu qui lui donne la liberté et l'indépendance. Son mariage avec Khaled, qui semble être un mariage classique, est également un facteur important de cette transformation. Khaled admire et encourage Kheira à se réaliser, notamment dans sa carrière professionnelle. Il montre ainsi sa conception de la femme forte*: « Khaled dit que je n'ai aucune raison de me tracasser de toute façon ; qu'une femme est d'autant plus forte qu'elle sait ce qui lui convient et qu'elle l'obtient sans avoir à trop parler. »(Chouiten, 2022, p. 17)*. Khaled trouve Kheira forte non seulement par ses actions, mais aussi par sa capacité à s'affirmer sans trop parler, une référence à l'héritage maternel du silence. Ce silence, hérité de sa mère, ne signifie pas faiblesse, mais maîtrise et pouvoir. Cependant, Kheira ne croit pas trop à cette vision*:« Je ne sais pas s'il a raison. D'aucuns diront que je suis l'incarnation même de l'image traditionnelle de la femme : belle et silencieuse. »* (Chouiten, 2022, p. 17). Ce passage souligne l'ambivalence de Kheira : elle est prise entre l'héritage de sa mère, silencieuse et forte, et son propre désir de se libérer de cette image. Elle se demande si son silence ne la confine pas à un rôle traditionnel de femme belle et invisible, malgré son désir de transcender ce modèle.

2.2 Kheira entre autonomie personnelle et refus de maternité :

La tension entre la figure maternelle traditionnelle et l'émancipation est également au cœur de l'analyse de Zohra Mezgueldi dans son article *La maternité dans la littérature féminine au Maroc,* où elle écrit : *« Dans cette représentation de la mère se joue la question de l'émancipation de la femme qui veut exister en tant que telle, en tant que corps désirant. L'émancipation s'inscrit d'abord par rapport au modèle présenté comme archaïque, conservateur et réduisant la femme au rôle de procréatrice et de gardienne de traditions qui l'entravent. »(Mezgueldi, 2008, pp. 51-64)* Mezgueldi identifie la maternité et la procréation comme des rôles qui, dans de nombreuses sociétés, ont été assignés aux femmes comme une forme d'entrave à leur émancipation.

Dans *Les Déesses*, Kheira refuse d'avoir des enfants, non pas par égoïsme, mais par peur de ressembler à sa mère : l'isolement, la soumission aux attentes sociales et la souffrance silencieuse. Cette décision est très

importante pour comprendre le personnage, car elle montre que l'émancipation de Kheira passe par son refus de la maternité, un refus qui n'est pas lié à un manque d'amour, mais à une volonté de ne pas répéter le destin de sa mère.

Ce refus de la maternité est aussi une forme de rupture d'une tradition sociale oppressive. Le mariage avec Khaled, bien qu'il soit une décision affective, est aussi un lieu où Kheira souhaite se libérer des rôles imposés aux femmes. Mais ce refus de la maternité entraîne une dispute avec Khaled, qui, après un certain temps, demande à avoir un enfant :

« Jamais promesse ne fut plus rapidement trahie. Deux secondes plus tard, tu murmurais : — Et bientôt il y aura aussi notre fils. — Non, notre fille ; celle qui remplacera ta mère adorée. Cela ne tient qu'à toi, Kheira. Pense-y. — Khaled, s'il te plait, tu sais bien que ce n'est pas le moment. (…) — Mais ce n'est jamais le bon moment, avec toi, dis-tu avec hésitation » (Chouiten, 2022, p. 28).

Cet échange montre la pression sociale exercée sur Kheira pour qu'elle suive le modèle traditionnel de la maternité, une pression qu'elle lutte pour éviter. Mais à mesure que la discussion évolue, elle devient plus intense, illustrant l'impossibilité pour Kheira de fuir complètement les attentes patriarcales.

Dans cet élan de refus, Zohra Mezgueldi souligne que *« la mère est fortement représentée comme étant une entrave à l'émancipation de la femme »* (Mezgueldi, 2008, pp. 51-64), ce qui s'avère exact pour Kheira, dont l'émancipation passe par un refus direct de la maternité. Cependant, Ce refus de la maternité, qui semble être une émancipation, provoque également une nouvelle forme de répétition du drame familial : l'abandon.

Enfin, la solitude de Kheira, à la fin de la nouvelle, symbolise une répétition tragique de l'histoire de sa mère, bien que sous une forme différente. Sa mère est décédée, et Khaled l'a quittée pour l'Europe, laissant Kheira face à une solitude émotionnelle qu'elle cherchait pourtant à fuir :*« Cela fait maintenant plus de sept mois qu'ils sont partis, chacun à sa façon, ma mère et lui. Je repense à lui. On murmure qu'il est de l'autre côté de la Méditerranée »* (Chouiten, 2022, p. 31).

Kheira, qui s'était vue comme la déesse qui échappe à l'héritage de sa mère, finit par se retrouver seule, sans les deux figures qui l'ont aidée à se réaliser. Elle conclut alors, amèrement *:« À moins que vous ne me disiez, avec plus de sympathie et de philosophie, "Bienvenue dans le monde des humains, déesse !" »* (Chouiten, 2022, p. 33). Ainsi, malgré son émancipation apparente, Kheira se trouve confrontée à une forme de répétition, une solitude qui rappelle celle de sa mère, et qui montre que, même en cherchant à se libérer, elle ne peut échapper à un destin similaire.

Dans *Les Déesses*, l'émancipation de Kheira est marquée par un conflit entre son héritage maternel et son désir d'échapper aux rôles traditionnels. Bien que son refus de la maternité soit une tentative de briser la chaîne de transmission et d'éviter de répéter les souffrances de sa mère, il la conduit finalement à une solitude et un silence similaire à ceux qu'elle cherchait à fuir. La maternité, loin d'être un simple fardeau à rejeter, devient un espace où se joue la répétition de l'histoire familiale, une histoire marquée par le sacrifice, la soumission et la souffrance silencieuse.

3. La Leçon de Kafka : la maternité réinventée comme responsabilité consciente

3.1 Le mensonge comme protection de l'innocence :

Dans *La Leçon de Kafka*, la maternité est représentée sous un angle qui se distingue clairement de celui de *Les Déesses*. Rym, la mère de Selma, assume pleinement son rôle maternel, mais avec un questionnement constant sur ses actions. Elle est confrontée à un dilemme fondamental : comment protéger son enfant sans l'empêcher de grandir et d'affronter la réalité de la vie ? Contrairement à la mère de Kheira, qui se cache derrière le silence et le sacrifice, Rym s'interroge activement sur les conséquences de ses choix.

Dans *La Leçon de Kafka*, la mort du canari de Selma pose un problème important pour Rym. Pour protéger sa fille, elle invente une histoire, transformant la perte en récit. Ce mensonge n'est pas une illusion, mais un moyen de soulager la douleur de Selma. Le mensonge est un outil d'adaptation pour éviter des émotions négatives comme le rejet ou la punition, en fournissant une protection temporaire contre des conséquences

perçues comme douloureuses. : *« Le mensonge est souvent un comportement appris et peut être un mécanisme d'adaptation pour éviter des sentiments négatifs ou des conséquences redoutées, comme le rejet, la punition ou le jugement »*.(MagisMary, Baynton, & Jenner, 2023)

S'inspirant de l'histoire de Franz Kafka et de la petite fille[§], (on retient qu'en 1922, à Berlin, l'écrivain console une enfant ayant perdu sa poupée en lui écrivant des lettres imaginaires où celle-ci voyage à travers le monde : *« Dans un élan de tendresse, l'écrivain s'est fait passer pour une poupée pour guérir le chagrin d'une petite fille qu'il avait rencontré dans un parc »(Corre, 08/02/2024 à 13h30)).* Rym fait appel à sa créativité pour inventer une réalité plus douce pour Selma. Elle transforme le départ du canari en une histoire réconfortante, une version du départ qui semble moins difficile à accepter. Tout comme Kafka, Rym utilise l'imagination pour créer une réalité alternative qui apaise temporairement sa fille : *« Janou est parti en voyage, mon ange. Il m'a expliqué que cela faisait longtemps qu'il voulait le faire. Les oiseaux, si petits qu'ils soient, ont toujours soif de grands espaces, de liberté. Le monde m'attend, je m'en vais le découvrir, a-t-il ajouté. Et il m'a chargé de te faire un grand bisou d'au revoir de sa part. »* (Chouiten, 2022, p. 48). Ce mensonge devient un outil de régulation émotionnelle, une façon de protéger Selma sans nier la réalité. Cependant, Rym réalise qu'elle ne peut éviter la douleur, elle ne peut que l'accompagner, et ce processus devient une forme de transmission plus douce de la perte.

Cependant, ce mensonge, bien qu'initialement réconfortant, entraîne des conséquences émotionnelles complexes. Lorsque Selma découvre que Janou se marie avec une autre canari, elle ressent le rejet et la trahison, ce qui marque un tournant dans l'histoire. Rym, dans une tentative de protéger Selma, se rend compte que la douleur ne peut pas être évitée. Au contraire, elle doit être vécue, et le processus de transmission de cette douleur devient essentiel. Cela souligne le passage de la protection à l'accompagnement dans

[§] Rapportée par sa compagne Dora Diamant, cette anecdote révèle la profonde délicatesse de Kafka malgré la maladie, même si son authenticité demeure discutée.

le deuil, un apprentissage important pour la fille et la mère. : *« Mais décidément, on n'échappe jamais à l'apprentissage de la douleur. En plus de celle de la séparation, voilà que je t'infligeais celle de la trahison, du sentiment d'abandon. C'était mon premier et mon dernier vrai faux pas d'apprentie écrivaine. »* (Chouiten, 2022, p. 51). Ce mensonge qu'elle a inventé pour la réconforter s'avère finalement plus douloureux que la vérité, et Rym se rend compte qu'elle ne peut pas toujours contrôler la douleur de ses proches.

3.2 Rym, une maternité réinventée :

Dans *La leçon de Kafka*, Rym est une figure maternelle qui réinvente la maternité en la traitant consciemment. À la différence de la mère de Kheira dans *Les Déesses*, qui reste silencieuse et immobile, Rym se confronte à ses choix et à ses erreurs, essayant de comprendre l'impact de ses actions sur sa fille. Elle découvre, à travers l'accident du canari, qu'elle ne peut pas arrêter la douleur de Selma, mais qu'elle peut l'aider à l'apprivoiser. Son parcours de mère est marqué par cette prise de conscience. Contrairement à un modèle de maternité passive, Rym choisit d'être active et présente dans la gestion de l'émotion de sa fille. Elle cherche à comprendre et à écouter ses besoins, même lorsque la vérité devient difficile à affronter.

Ainsi, Rym prend l'habitude d'écouter attentivement les conversations de sa fille, même si celle-ci parle à voix basse, ce qui montre une écoute discrète mais constante *:« C'est là que j'ai pris l'habitude d'écouter ses conversations avec Janou. »(Chouiten, 2022, p. 40)* .Rym se rend compte que sa fille préfère parfois se confier à un canari qu'à elle, ce qui la pousse à une réflexion profonde sur ses échecs maternels *:« Comment aurais-je pu imaginer que je ne savais pas m'y prendre avec elle et je la mettais mal à l'aise, qu'elle préférait se confier à un canari plutôt qu'à moi et que son père ne faisait guère mieux. »*(Chouiten, 2022, p. 40).

Cette prise de conscience est difficile, mais elle devient aussi le moteur de son désir de réparer sa relation avec Selma et d'être plus présente. Rym ne se laisse pas abattre et tente d'améliorer la communication, notamment en posant des questions, mais avec précaution, pour ne pas montrer son inquiétude :*« Déjà que je culpabilisais de l'espionner ainsi et de la voir*

accorder sa confiance à cet ami prisonnier plutôt qu'à moi ! Je posais donc mes questions, mais en prenant soin d'effacer de mon visage toute trace d'inquiétude. » (Chouiten, 2022, p. 40). Ces efforts pour mieux comprendre sa fille et créer une communication plus ouverte montrent une maternité réinventée, marquée par l'écoute et l'accompagnement dans la douleur, mais aussi par la volonté de dépasser les erreurs passées.

Cette approche maternelle active rejoint une réflexion plus large sur la représentation des mères dans la littérature francophone maghrébine. Dans son article, Assa Assa souligne que : *« La figure de la mère toute-puissante n'est pas celle qu'on rencontre la plupart du temps dans les textes littéraires francophones maghrébins où prédomine l'image de la mère faible et réifiée. Mais on la retrouve principalement dans les textes écrits par des femmes. ».* (Assa, 2025, pp. 478-495). Contrairement à l'image traditionnelle de la mère « faible et réifiée » souvent présente dans ces récits maghrébins, Lynda Chouiten, en tant que femme écrivaine, a créé à travers son personnage Rym l'image d'une mère forte et responsable. À l'inverse de la figure maternelle dans *Les Déesses*, elle réinvente la maternité, non pas comme un devoir imposé, mais comme un acte conscient et réfléchi. Dans cette nouvelle vision, la force de caractère et la responsabilité émotionnelle deviennent les piliers de la relation mère-fille. Cette image d'une maternité active et réfléchie s'inscrit profondément dans le cadre de l'émancipation féminine et de la réinvention du rôle maternel.

Rym incarne parfaitement cette figure maternelle réinventée, forte et réfléchie, loin de la soumission passive de la mère dans les récits patriarcaux. Elle participe activement à l'émancipation de sa fille, et sa maternité devient un acte de liberté, un espace où le silence et la souffrance ne sont pas considérés comme une fatalité, mais comme des éléments à comprendre et à surmonter ensemble. La communication et la conscience des erreurs font de Rym un modèle maternel différent voire opposé à celui proposé dans Les Déesses.

Contrairement à *Les Déesses*, où le silence et l'effacement conduisent à l'isolement et à la répétition des souffrances, *La Leçon de Kafka* montre que la communication, l'écoute active et l'acceptation des erreurs sont des

moyens de surmonter les difficultés émotionnelles et de renforcer la relation entre la mère et la fille. Le récit devient un pont entre Rym et Selma, qui traversent ensemble la douleur et créent une nouvelle forme de relation maternelle. Ce changement de modèle maternel montre que la maternité passe d'une contrainte silencieuse à un espace d'expression et d'accompagnement.

Conclusion :

Enfin, la comparaison entre *Les Déesses* et *La Leçon de Kafka* montre une rupture significative dans la représentation de la maternité, entre un modèle traditionnel et un modèle nouveau. D'une part, la maternité de la mère de Kheira dans *Les Déesses* symbolise le silence, la retenue affective et une fatalité insérée dans la répétition traumatique des souffrances des générations passées. Ce modèle est celui d'une génération qui a dû se sacrifier dans l'ombre des mutations économiques et sociales, avec peu de place pour l'expression personnelle et la réflexion éducative. La maternité est perçue comme un fardeau à porter en silence, souvent au détriment de la communication et de l'épanouissement personnel.

Contrairement à cela, *La Leçon de Kafka* offre une maternité réinventée, où la parole, la réflexivité et la responsabilité sont les éléments fondamentaux d'une éducation active et consciente. Rym, en tant que mère, décide d'accompagner sa fille dans la douleur, non pas dans le silence, mais dans des histoires et des échanges. Il ne s'agit pas d'accepter une fatalité, mais d'en faire un acte de médiation et de réinvention, où la douleur est partagée et réfléchie plutôt que réprimée.

Cette résistance n'est pas seulement psychologique, mais elle fait partie des grandes transformations de la société algérienne post-indépendante. Elle reflète une évolution des rôles féminins, où le poids historique des mères silencieuses est progressivement renversé par des modèles plus conscients et ouverts à l'expression émotionnelle et éducative. Le silence des anciens remplace la parole des nouveaux, et l'amour maternel n'est plus seulement l'endurance, mais la capacité de le dire et de le transmettre.

Lynda Chouiten nous invite à réfléchir sur l'évolution de la maternité, non pas en la condamnant ou en l'idéalisant, mais en montrant comment, dans le contexte algérien, elle varie entre héritage et invention, entre silence imposé et médiation consciente. La maternité devient alors un lieu de transformation, où l'amour maternel ne se transmet plus par le silence, mais par la responsabilité de l'expression et de la conscience. La maternité devient ainsi un pouvoir transformateur, où la parole et la réflexion remplacent la souffrance et l'isolement.

Références :

Amari, C. (2018). *L'Âne mort*: Éditions Barzakh.

Assa, S. A. (2025). Les figures de la mère dans les romans francophones maghrébins.

Bouhdiba, A. (1975). *La sexualité en Islam*: Presses universitaires de France.

Camus, A. (1942). *L'étranger*: Gallimard.

Chouiten, L. (2022). *Des rêves à leur portée*. Alger casbah editions.

Corre, J. L. (08/02/2024 à 13h30). Quand Franz Kafka se faisait passer pour une poupée. *Le Point*. Retrieved from https://www.lepoint.fr/eureka/quand-franz-kafka-se-faisait-passer-pour-une-poupee-08-02-2024-2551904_4706.php

Lynda, C. (2016). Femmes, code moral et conflit colonial Dans Les Hommes qui marchent de Malika Mokeddem. *Expressions*, *1*(2), 126-137.

MagisMary, J., Baynton, A., & Jenner, S. (2023). Réagir aux mensonges. Retrieved from https://www.strategiesdesantementale.com/resources/reagir-aux-mensonges

Meynier, P., & Meynier, G. (2011). L'immigration algérienne en France: histoire et actualité. *Confluences Méditerranée*, *77*(2), 219-234.

Mezgueldi, Z. J. L. r. d. d. i. t. (2008). La maternité dans la littérature féminine au Marroc. 51-64.

Mokeddem, M. (2014). *Les hommes qui marchent*: Grasset.

ONS. (2020). *Rétrospective Statistique 1962 - 2020 (éducation)*. Retrieved from https://www.ons.dz/IMG/pdf/CH6_Education1962_2020Fr.pdf